

Nathalie Quintane

Saint-Tropez

– Une Américaine



Extrait de la publication

Saint-Tropez – *Une Américaine*

DU MÊME AUTEUR

REMARQUES, *Cheyne éditeur*

CHAUSSURE, *P.O.L*

JEANNE DARC, *P.O.L*

DÉBUT, *P.O.L*

MORTINSTEINCK, *P.O.L*

Nathalie Quintane

Saint-Tropez
– *Une Américaine*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-817-4

SAINT-TROPEZ

A la place de Saint-Tropez, il y avait de l'eau.

Comme Saint-Tropez est déjà au bord de l'eau, il est plus facile d'imaginer la mer à sa place, plutôt qu'à Toulouse.

Cependant la mer fut à Toulouse aussi (on imagine la mer montante – la mer montant à Saint-Tropez, recouvrant son port, ses maisons, son clocher – alors qu'en réalité elle a dû descendre, elle s'est retirée, pour prendre la place qu'elle occupe aujourd'hui et qui varie peu).

Si l'on y pense, cela demande un effort intellectuel égal, une durée équivalente de réflexion, de se représenter mentalement une grande quantité d'eau au lieu de Saint-Tropez; de se dire qu'il n'y a rien sauf la mer là où est Saint-Tropez; de chasser, pour cela, une image antérieure (photographique : les maisons penchées alignées; mythique : des noms propres), d'y substituer une autre image, moins caractérisée : celle des vagues presque imperceptibles quand le temps est calme.

Saint-Tropez a donc été de l'eau.

Au large, les vagues en sont le souvenir (un kilomètre au plus en avant, et Saint-Tropez serait sous-marin, on n'en aurait pas eu l'idée; un kilomètre au plus en arrière, et il s'y vendrait l'été moins de beignets). En principe, les vagues ne rappellent pas que là où nous sommes, elles étaient.

En ce moment, elles appellent : une fillette de dix ans au large dans un canot pneumatique ; le bateau gris des gardes-côtes approche ; bras du garde-côte, main de la fillette ; elle est à bord ; le bateau regagne le port ; sa mère l'attend sur la plage avec impatience ; elle retire ses chaussures et ses collants ; elle a du sable plein les jambes ; elle serre sa fille contre elle ; elle la confie à un tiers qui passait par là et marche vers le garde-côte ; elle remercie le garde-côte qu'elle connaît bien ; ils s'embrassent sur la bouche.

C'est ce que nous voyons quand nous voyons la mer à Saint-Tropez.

Le fossile même d'une coquille ou d'un couteau, découvert dans les fondations d'une maison ou sur une colline à l'intérieur des terres des kilomètres plus loin, appelle-t-il la mer immédiatement ?

Voyons-nous la mer lorsque nous le regardons ?

Je ne vois pas la mer lorsque je le regarde, je vois la marque en creux d'un animal dans une pierre. L'empreinte d'un animé qui est inanimé. Là où devrait se loger devant mes yeux une image d'eau, c'est un morceau dur du sol.

Aussi, on perd rarement du temps à tâcher d'évoquer la mer d'autrefois quand on observe Saint-Tropez.

La personne qui donna son nom à Saint-Tropez ne s'appelait pas Tropez mais Torpes.

Torpes était un Romain tardif, c'est-à-dire qu'à l'heure actuelle, on ignore la façon dont Torpes prononçait lui-même son nom – on ne sait quels sons ses lèvres, sa langue contre ses incisives et son palais produisaient quand il avait la volonté de dire « Torpes » ou de se présenter à son supérieur.

De ce fait, on ignore également la manière dont Torpes disait la phrase entière :

– Bonjour, je m'appelle Torpes et je suis militaire dans l'armée romaine,
et ainsi de suite jusqu'à la langue dans sa totalité.

Du mot le plus simple à la proposition la plus complexe, personne aujourd'hui ne peut rendre compte avec précision des mouvements de la langue dans la bouche de Torpes et des bruits qu'elle y fait.

Qui pourrait affirmer que *Torpes* passa à *Tropez* par facilité, par habitude ou par manie ?

Cela ressemble à un trouble dyslexique, la consonne r rétrogradant d'une place par erreur et non par commodité ou par rengaine.

Peut-être n'a-t-il pas même fallu deux siècles pour que *Torpes* change en *Tropez*, et qu'une occasion, une seule occurrence, a suffi, une faute sur un panneau indicateur, la

mauvaise diction d'un dignitaire ou son inculture (« Malheur à notre temps, car l'étude des lettres a péri parmi nous », lit-on à l'époque de Grégoire de Tours, au VII^e siècle), un moine myope, un clerc qui bégaye.

Aujourd'hui non plus on ne s'accorde pas sur la prononciation de Saint-Tropez : je prononce le *z* et d'autres pas, ce qui donne : Tropé.

Le nom des habitants : Tropéziens, conduit à dire le *z* (le nom de la sandale aussi : une tropézienne). Je l'accentue aussi bien en *Tropèze* (à la manière de trapèze) que je l'avale ou que simplement je l'indique, comme le début du bourdonnement d'une mouche.

Torpes, tel qu'il se prononçait lui-même, perd la tête. Comme il se convertit, il est décapité, ce qui correspond dans l'armée romaine à une trahison.

Décapité, Torpes n'est pas encore saint ; il est en deux parties car sous Néron comme de nos jours la tête est dans le corps une partie à part, et ce n'est pas seulement parce qu'un cou n'est pas gros et donc plus facile à trancher qu'un tronc qu'on choisit justement ce niveau pour couper : parce qu'on a l'impression qu'une tête isolée peut continuer à discuter, par exemple, tandis que le reste du corps sans elle après quelques soubresauts succombe.

Torpes devient saint parce que ses deux parties, d'abord accompagnées dans une barque par un coq et un chien, sont recueillies – le chien ne mange ni le corps ni la tête.

Arrive une femme. Elle avait été prévenue qu'il lui fallait les voir et les prendre – la barque aurait pu continuer et le nom Saint-Tropez être déporté de quelques mètres.

Quel que soit le crédit qu'on accorde à ce genre d'histoire, le fait est que la qualité du sol, l'abondance des poissons et l'habileté des pêcheurs ne suffisent pas à justifier la concentration et l'installation d'une population en un point fixe. Mieux vaut que les cailloux suintent ou que les sardines aient des têtes de cheval. Sans cela, pourquoi se mettre là plutôt que là?

Torpes a tout ce qu'il faut pour rendre son débarquement singulier. Il n'a pas eu besoin de se lever après l'exécution, de prendre sa tête sous son bras et de s'éloigner en injuriant les spectateurs. Il a suffi qu'un coq et un chien préférèrent suivre ses restes.

Plus les corps ont été profondément enfouis – ont manqué d’être profondément enfouis – dans la terre, plus ensuite on les sort haut.

Mieux vaudrait mettre le corps, dès que décédé, en hauteur – sur une sorte d’échafaudage, quitte à ce qu’il soit victime des oiseaux mais à la vue de toute la ville –, plutôt que de s’exposer à devoir sans fin l’imaginer tel qu’il est en dessous dans la terre.

De rage, les Romains veulent à tout prix enterrer très bas Tropez mort.

De peur, les chrétiens cachent son corps de façon à ce qu’il reste visible.

Le corps caché longtemps de saint Tropez mille sept cents ans plus tard est exhibé en buste dans les rues de la ville – l’église n’est intéressante que par le buste de saint Tropez et une collection de tromblons.

De peur que les Romains en rage ne découvrent le corps, des jours les inquiets chrétiens le transportent enveloppé dans son drap le long des couloirs ou galeries souterraines, soulevant un coin encore une dernière fois admirant son visage, son cou, sa poitrine, touche, et que tienne la persistance de saint Tropez.

Les Romains enterrés, le buste est vu par leurs descendants – et porté sur les épaules des habitants de la ville à une hauteur d’un mètre quatre-vingts, en mai, quand le ciel est soulevé dégagé :
l’air est tout autour de Saint-Tropez.

Accroupis dans les catacombes, les chrétiens demeurent vivants en se regardant les uns les autres.

Ils se dessinent.

Par le dessin, le calcul et la tête de Tropez, ils s'occupent.

Vient Jean de la Cossa : chambellan du roi René, qui en confie la reconstruction à Raphaël de Garezzio, seigneur génois débarqué le 14 octobre. Une soixantaine de familles, la plupart originaires de Gênes, s'établissent alors à Saint-Tropez.

– Puisqu'il n'y a rien, c'est un bon endroit pour qu'il y ait quelque chose, pense-t-il, en une sorte de réflexion amérindienne avant la lettre.

Déjà Saint-Tropez est dans sa tête, nulle nécessité de fermer les yeux, il voit rien ET une ville construite en pleine activité. Peut-être, en effet, est-il plus facile d'imaginer un petit café et sa terrasse plutôt que rien, une église plutôt que rien, un cheval plutôt que rien.

Cossa = celui qui place des verticales là où filait une horizontale.

Cossa modifie. Pas de trous dans la roche dissimulés, pas de toiles de tente qui s'affaissent à la moindre rafale, pas de structure gonflable ou pliable ou facilement démontable. Là où il y avait non un vide mais une surface monotone (invariable), il introduit du détail.

Adviennent des habitants du Japon.

Ils ont prévu de passer à Paris, à Digne-les-Bains, à Saint-Tropez. Or, ils passent à Paris, restent à Saint-Tropez, mais *oublie*nt Digne-les-Bains.

Par le passage de ces Japonais est encore augmentée Saint-Tropez. Par leur oubli n'est pas réduite Digne-les-Bains, mais reproduite, copiée dans son image même, sans modification.

Ils choisissent donc de porter leur événement à Saint-Tropez, afin d'en recevoir en retour, pensent-ils, un événement.

Pourtant, c'est un port, de l'eau, des pierres de construction et des baigneurs, et pourtant ce n'est pas cela. Que le travail personnel et collectif pour restituer à ce port, cette eau, ces pierres et ces baigneurs leur qualité exacte de port, d'eau, de pierres et de baigneurs soit plus long et plus complexe que l'effort de reconduction d'une image passée, ils n'en ont cure, croit-on.

Cela ne doit pas être commode, de ne pouvoir voir en un baigneur tropézien qu'un baigneur de Saint-Tropez, de compter, en quelque sorte, moins de gouttes sur son maillot une fois qu'il est sorti des vagues, de ne pas remarquer autour de ses lèvres les grains de sucre laissés par son baignet, de ne pas déduire de la réponse d'une femme à la question d'une femme plus jeune que ce n'est pas sa fille – car l'on est occupé à vérifier sur ce baigneur les signes distinctifs qu'y aura laissés Saint-Tropez.

De loin, du Japon, mentalement, un espace est fig. en deux points

France (Europe (Occident)) =

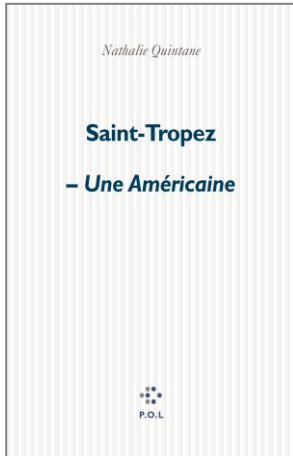
• **Paris**

• **Saint-Tropez**

et s'instaure, sinon une égalité, du moins une équivalence entre Paris et Saint-Tropez par translation de personnes – les Japonais, visiteurs de Paris, allant à Saint-Tropez *ou* les Japonais vont à Paris, visant en réalité Saint-Tropez – le but ultime de leur voyage étant Saint-Tropez. Saint-Tropez peut donc être considéré comme un arrêt dans la chaîne du trajet, une station. Alors, puisqu'un nombre considérable de personnes semblent avoir pour projet d'aller à Saint-Tropez, Saint-Tropez ne peut que s'auto-constituer en projet, se projeter projet, poussant dans ses marges (= le monde entier), dans l'inconstitué du temps ordinaire (celui qui ne passe pas, bien qu'il fasse vieillir), tout ce qui n'est pas ce projet.

Cette confusion temporelle en retour brouille la perception qu'on a de la situation géographique de la ville – elle est dans le sud, elle est sur la Côte d'Azur (mais à quelle hauteur? plutôt près de Nice ou près de Marseille?).

Achévé d'imprimer en février 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1728
N° d'imprimeur : 010456
Dépôt légal : mars 2001
Imprimé en France



Nathalie Quintane
**Saint-Tropez – Une
Américaine**

Cette édition électronique du livre
Saint-Tropez – Une Américaine de NATHALIE QUINTANE
a été réalisée le 7 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2001
par Normandie Roto Impression s.a.

(ISBN : 9782867448171 - Numéro d'édition : 2504).

Code Sodis : N46635 - ISBN : 9782818011676

Numéro d'édition : 230979.